

# Mosaïque

## « Alors, heureux ? »

À propos de l'ouvrage de Luc Ferry,  
*La Frénésie du bonheur*, Paris,  
Éditions de l'Observatoire, 2023

Par Antoine MASINGUE

Professeur des universités en sciences de gestion, spécialisé en psychosociologie des organisations (Sciences Po Paris, Université Polytechnique des Hauts-de-France et ESCE)



Luc Ferry, ancien ministre de l'Éducation nationale, professeur des universités, agrégé de philosophie et de science politique, nous est revenu l'automne dernier avec un essai stimulant, intitulé *La Frénésie du bonheur* (Éditions de l'Observatoire, 2023), dans lequel il s'interroge sur l'individualisme exacerbé qui règne dans nos sociétés occidentales et sur ses conséquences sur le devenir de notre civilisation.

Dès l'introduction de l'ouvrage, le propos est décapant :

« [Dans] un sondage de l'Ifop réalisé en 2022 auprès des salariés [...], la question posée était la suivante : "Que préférez-vous : avoir plus de temps libre ou une rémunération meilleure ?" En 2008, 62 % des salariés préféraient travailler plus pour gagner plus et 38 % souhaitaient l'inverse ; en 2022, 61 % voudraient travailler moins quitte à gagner moins et 29% seulement avoir un meilleur revenu en travaillant plus. Question simple : que s'est-il passé entre 2008 et 2022 pour qu'une telle inversion de tendance devienne aussi rapidement possible ? Réponse : la pandémie [...] qui a permis à de nombreuses personnes à réfléchir sur le sens de leur vie » (p.10).

Mais, de manière plus globale, nous précise Luc Ferry :

« [J]e suis convaincu que nous vivons un changement d'époque, une faille de civilisation dont la "grande démission" (*big quit*) et la "démission tranquille" (*quiet quit*), comme disent les 50 millions d'Américains qui ont dénoncé leur contrat de travail pendant la pandémie, mais plus encore, en arrière-fond de ces démissions, la quête frénétique du bonheur personnel, l'éloge déculpabilisé du narcissisme et du souci de soi au détriment du bien commun et du souci des autres sont les symptômes les plus profonds » (p.11).

Pour Luc Ferry, nous vivons une rupture civilisationnelle sans précédent marquée par la déconstruction des grands récits sacrificiels (christianisme, nationalisme, marxisme) qui nous promettaient le bonheur dans l'au-delà (le paradis) ou dans une société à faire advenir. Dans ces récits, le destin des individus était adossé à des entités (Dieu, la Nation, la Révolution), transcendantes, c'est-à-dire extérieures et supérieures à eux.

L'espoir d'une vie meilleure dans un avenir radieux, céleste ou terrestre, est désormais aboli. Ne reste plus que le présent comme seul horizon : le bonheur doit être dans « l'ici et le maintenant ». L'atteinte du bonheur individuel semble désormais l'idéal à atteindre, le *leitmotiv* d'une vie bonne. Nous sommes passés d'une acceptation d'un bonheur différé à celui de l'exigence d'un bonheur immédiat. Et ce passage affecte notre relation aux grandes dimensions de l'existence : rapport à nous-même (le souci de soi devient prioritaire et le souci de l'autre n'intervient que s'il améliore notre propre bien-être, dans une optique purement utilitariste), rapport au travail (puisque nous n'avons qu'une seule vie, inutile de la perdre à la gagner), rapport à l'éducation (il s'agit de privilégier le bien-être et l'épanouissement de l'enfant en mettant au second plan, voire en rejetant, discipline, quête de l'excellence et respect de l'autorité), rapport au réel (il devient possible de vivre des vies rêvées dans des univers virtuels, des métavers, ou en s'adonnant au tourisme de bien-être, comme en atteste l'essor spectaculaire des croisières et séjours de *wellness*).

## L'argumentaire de Luc Ferry

Ce déclin des grands récits, selon Luc Ferry, est le fruit d'un double mouvement chargé de paradoxe : celui de l'émergence du capitalisme et de la mondialisation libérale, d'une part, et du développement de la « Pensée 68 », libertaire et bohème, prolongée par l'argumentation « déconstructionniste », d'autre part.

Le capitalisme d'innovation et d'hyperconsommation et le « gauchisme culturel » (l'expression est de Luc Ferry...) ont en effet pour point commun de percevoir « les valeurs et les autorités traditionnelles, celle des principes qui impliquaient, par-delà le souci de soi, un souci du bien commun et de l'intérêt général » (p. 97) comme étant des carcans, des freins à l'émancipation individuelle et à la libération des pulsions<sup>2</sup> (pulsions d'achat ; pulsions créatrices, pulsions vitales) ce en quoi elles se rejoignent, dans leur volonté de déconstruire l'ordre ancien, incarné par les grands discours sacrificiels.

Notre société a ainsi donc érigé le bonheur individuel en *alpha* et en *omega* de la vie bonne, de la vie réussie. En témoignent, notamment, l'immense succès des auteurs d'ouvrages de développement personnel et de psychologie positive qui, à longueur de pages, mettent en avant l'importance du souci de soi et nous enjoignent, pour paraphraser l'un d'entre eux (Fabrice Midal<sup>3</sup>), à « devenir plus narcissiques ». Et ce, à force de références hétéroclites (le mythe de Narcisse revisité, le stoïcisme, Bouddha, Spinoza, des études scientifiques non identifiables) mobilisées pour impressionner le lecteur, mais souvent développées de manière approximative, quand ce n'est pas sur le mode du contre-sens. Pour Ferry, ces auteurs confondent souci de soi et égoïsme pur et simple, et s'inscrivent dans une tradition utilitariste originaire du monde anglo-saxon (fondée par le philosophe Jérémy Bentham au XVIII<sup>e</sup> siècle) et caractéristique du capitalisme libéral (le souci de l'autre n'est envisageable que sous l'angle de calculs coûts / avantages).

Ferry fulmine contre ce mouvement de fond, qui, de manière frénétique, imprègne nos sociétés occidentales. Reprenons quelques points de la trame de son argumentation.

Tout d'abord, poser le bonheur comme objectif de vie semble bien chimérique. En effet, la notion même de bonheur est difficile à définir (« une éternité de joie » selon Spinoza, *i.e* un état de satisfaction globale et durable). Selon Kant, dans *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785), « le concept de bonheur est un concept [...] indéterminé [...] Le bonheur est un idéal, non de la raison, mais de l'imagination ». S'il est facile de déterminer ce qui nous rend malheureux (deuils, souffrances, maladies...), il semble bien difficile de donner une définition universelle du bonheur, par essence subjectif.

D'autre part, ces « penseurs du bonheur » s'inscrivent tous, et généralement de façon très revendiquée, notamment en se référant au spinozisme ou au stoïcisme, dans une vision déterministe, essentialiste et « présentiste » du monde : il convient d'accepter

<sup>2</sup> Luc Ferry, pastichant Herbert Marcuse, parle d'un processus de « désublimation répressive » : en référence à « ce que Freud désignait comme le processus de "sublimation", en substance la création de valeurs religieuses, morales, esthétiques et spirituelles, (qui) calmait la libido et freinait par là-même le désir incessant de consommer toujours plus » (p. 114).

<sup>3</sup> Midal F. (2022), *Soyez narcissique et sauvez votre peau*, Paris, Flammarion, 2018.

le monde tel qu'il est et de se « réconcilier avec lui » en changeant les représentations que l'on en a, de « savourer le moment présent ». Il revient à chacun de connaître sa « nature profonde » et de faire les choix qui correspondront le mieux à son essence, afin d'atteindre le bonheur.

Ferry s'érige contre cette position : il en appelle aux philosophes de la liberté, qui considèrent que ce qui caractérise l'humain est justement le fait de disposer d'une liberté qui lui permet de s'émanciper des déterminismes naturels, et ce dans une optique de perfectibilité et de progrès (par la politique, l'éducation et la culture).

Comme le dit Ferry :

« [T]elle est du moins la thèse, à mon sens juste et lucide, qui apparaît déjà dans le mythe de Prométhée tel que Protagoras nous le raconte dans le dialogue de Platon qui lui est consacré, une thèse d'une rare profondeur qui sera reprise, développée et conceptualisée plus tard dans les philosophies de la liberté depuis Pic de la Mirandole, Rousseau et Kant jusqu'à Husserl, Sartre et même Heidegger. On y comprend enfin pour quelles raisons l'essence de l'homme est de ne pas avoir d'essence, sa nature de ne pas avoir de nature, car c'est en cela que réside sa liberté qui engendre une double historicité dont il fait preuve, à la différence des animaux : historicité de l'éducation tout au long de sa vie au niveau individuel, historicité de la culture et de la politique au niveau collectif » (p. 158).

Et il ajoute :

« [J]e pense [...] que la sagesse, mais avec elle tout simplement la dignité humaine, commence le jour où on est capable de dire "non" au réel, non à l'injustice et à l'ignominie, ce qui suppose qu'on ne se résigne jamais, qu'on n'accepte jamais l'inacceptable, qu'à l'image d'un Churchill ou d'un de Gaulle, on refuse de se coucher devant l'abjection, un refus qui n'a aucun sens dans le déterminisme dogmatique d'Épictète ou de Spinoza » (p. 74).

Enfin, Luc Ferry assène le coup fatal : la quête du bonheur rend ceux qui s'y livrent profondément malheureux :

« [S]elon un processus qu'on pourrait dire "dialectique", la thèse eudémoniste se transforme alors en son contraire : un stress angoissant. En faisant miroiter aux disciples qu'ils peuvent s'en tirer par quelques exercices physiques et spirituels quotidiens, en leur laissant croire que "tout dépend d'eux", qu'ils sont capables d'améliorer leur vie en travaillant sur eux-mêmes plus que sur le monde extérieur, on finit par créer un idéal du moi si élevé qu'il en devient destructeur » (p. 171).

Au final, Luc Ferry en appelle à la consécration de ce qu'il dénomme une « spiritualité laïque », c'est-à-dire un choix de vie où l'on considère que ce qui est sacré (*i.e.*, selon lui, « ce pour quoi on serait prêt à se sacrifier ») est l'amour de nos proches et l'état du monde que nous voulons transmettre à nos enfants.

Pour Ferry :

« [C]ontre le narcissisme et le bonheur érigé en but ultime et exclusif de l'existence humaine, la spiritualité laïque fait l'éloge de l'excellence et du travail bien fait, celui du don de soi et de l'esprit de sacrifice, de la sérénité et de la possibilité de la joie, plutôt que du bonheur, l'éloge, aussi, du bien commun et de l'intérêt général plutôt que du repli sur soi, et avant toute chose, celui de l'amour des autres et de l'altérité plus que l'amour de soi » (p. 366).

## Que penser de l'ouvrage de Luc Ferry ?

La dénonciation des mirages des idéologies du bonheur, opérée par Luc Ferry, semble salutaire et bienvenue. Son appel à l'esprit de résistance, à la réhabilitation de la liberté, du sens du travail, de l'action au service des autres et de l'intérêt général sont salutaires.

Le monde de l'entreprise est lui-même profondément affecté par ce mouvement de « bonheurisation » : en témoignent, par exemple, la multiplication des postes de *Chief Happiness Officer*, qui peut paraître édifiante. Nicolas Bouzou et Julia de Funès ont d'ailleurs fait une vive critique de cette tendance dans leur ouvrage *La Comédie (in)humaine* (2018)<sup>4</sup>, ainsi qu'Eva Illouz et Edgar Cabanas dans leur ouvrage *Happycratie* (2018).

Les détracteurs de Luc Ferry lui reprocheront son caractère néo-conservateur : le philosophe-ministre a des positions très tranchées, et il est, en effet, possible d'en débattre...

On peut aussi remarquer que la thèse qu'il soutient n'est pas très récente. Pensons, entre autres, à la « fin des grands récits » avancée par Jean-François Lyotard dans *La Condition postmoderne* (1979) ; pensons à Christopher Lasch et à *La Culture du narcissisme* (1979) ; ou plus récemment à Marie France Hirigoyen et son ouvrage *Les Narcisse* (2019)<sup>5</sup>. Évoquons

<sup>4</sup> Cet ouvrage a fait l'objet d'une recension dans la rubrique Mosaïques du n°134 (2019/1) de la présente revue.

<sup>5</sup> Cet ouvrage a fait l'objet d'une recension dans la rubrique Mosaïques du n°136 (2020/1) de la présente revue.

également l'ouvrage de Pascal Bruckner, *L'Euphorie perpétuelle : Essai sur le devoir de bonheur* (2000) ; ou encore les travaux du sociologue Alain Ehrenberg (par exemple *La Fatigue d'être soi : dépression et société* (1998)).

Enfin, certains lui reprocheront de parfois présenter une vision caricaturale de la psychologie dite positive : certaines des pratiques qu'elle déploie (notamment la méditation en pleine conscience) peuvent s'avérer très utiles pour soigner certaines souffrances psychiques, notamment les troubles anxieux. Et certains auteurs (notamment le docteur Christophe André) mériteraient sans doute plus de considération que celle que ne leur attribue Ferry.

Il n'est pas question ici néanmoins de raviver les tensions opposant parfois de manière virulente philosophes et psychologues, et nous laisserons Luc Ferry conclure :

« Là encore, pas de malentendu ni de mauvais procès, ce serait trop facile : nul n'en appelle pour autant au mépris, voire à la haine de soi. Les êtres qui se détestent eux-mêmes sont en général des dangers publics. Est-on pour autant obligé de passer de l'autre côté du cheval ? Entre se méfier de la haine de soi et s'aimer comme Narcisse, entre s'oublier au point de se maltraiter et "faire passer toujours ses besoins devant ceux des autres", tout individu doté d'un minimum de bon sens comprendra qu'il y a ce qu'Aristote appelait une "juste mesure", un moyen terme qu'il définissait, non comme une zone grise sans saveur ni couleur, mais au contraire une forme d'excellence » (p. 23).